

## **Territoires littéraires et diffraction du champ culturel transnational**

**MICHÈLE SORIANO**

*CEIIBA, UNIVERSITÉ TOULOUSE – JEAN JAURÈS*  
*michele.soriano@univ-tlse2.fr*

1. Le projet éditorial ambitieux de ce volume envisage plusieurs questions fondamentales dont je tenterai de valoriser les enjeux. D’abord, il s’agit de rendre compte d’un phénomène littéraire marquant les premières décennies du XXI<sup>e</sup> siècle, qui semble bouleverser, par les décentrement qu’il opère, les contours du champ littéraire transnational. En effet, la production littéraire latino-américaine portée par certaines autrices constitue un phénomène éditorial indéniable, qui pourrait évoquer celui qui initia la reconnaissance internationale de la littérature de cette aire culturelle dans les années 60-70 – qualifié de *Boom latino-américain*. Indirectement donc, la cartographie mise en lumière nous invite à interroger son contexte d’énonciation et la fonction du marché éditorial dans le succès que rencontrent les narratrices analysées. Ce que nous percevons comme une émergence spectaculaire dessinerait néanmoins en filigrane, ou signalerait en négatif, la méconnaissance qui a longtemps laissé dans les marges des champs littéraires nationaux, comme du champ transnational qui nous occupe, la production des écrivaines. La question de l’ordre sexué du discours est posée, comme celle de la *commodification*, dénoncée par les écrivaines elles-mêmes (Gimenez Lorenzo, 2021).
2. Parallèlement, dans une démarche critique soucieuse de cerner les formes qui caractérisent ces décentrement, certaines œuvres marquantes de l’actualité littéraire latino-américaines sont ici étudiées à partir d’une perspective qui postule des points communs, des convergences, des traits génériques révélant les spécificités de ce discours littéraire féminin/féministe. Les travaux proposés montrent en effet un certain nombre de tendances qui identifieraient dans ce courant émergent une nouvelle période dans le champ transnational. Les articles proposés exposent néanmoins un certain dépassement de la bi-catégorisation sexuée et, s’il s’agit certes de discours littéraires répertoriés comme féminins, il s’agit aussi dans de nom-

breux cas de rendre compte de discours minoritaires pris en charge par des écritures qui défont les assignations génériques. À nouveau donc la question du contexte d'énonciation est fondamentale, car ces dystopies critiques qui jouent sur les rhétoriques de la pathologie, du fantastique, de la SF et de l'horreur, resignifiant les figures monstrueuses, paraissent *réalistes* dans leurs débordements mêmes, compte tenu des violences de genre, mais aussi politiques, économiques et environnementales, qui pèsent sur les sociétés représentées.

3. La grande diversité des études et celle des récits abordés dans le dossier éclaire d'une part le lissage fétichiste qu'opère le marché éditorial, qui – comme le fit le *Boom* – homogénéise et *exotise* une production extrêmement hétérogène. D'autre part, ces disparités – sur lesquelles je reviendrai – laissent entrevoir, en-deçà des clairs-obscur d'un tableau baroque, l'intensité de résistances anciennes, rendues aujourd'hui visibles grâce à la pénétration dans le champ culturel international – littéraire, critique et universitaire – de certains groupes sociaux demeurés jusque-là exclus.
4. Deux données peuvent nous permettre de décrire de façon très synthétique le contexte des premières décennies du XXI<sup>e</sup> siècle. D'abord les crises, économiques, écologiques, sanitaires, sociales, migratoires, qui témoignent de l'épuisement des modèles socio-politiques et économiques hégémoniques. Les tensions et conflits des années 60-70 révélaient déjà les limites d'un ordre traditionnel blanc, bourgeois, colonial, fidèle aux valeurs religieuses patriarcales qui consolidaient sa stabilité. L'effervescence révolutionnaire latino-américaine face aux régimes répressifs de l'époque pouvait apparaître alors comme emblématique d'une contre-culture politique. En irait-il de même dans notre contexte contemporain, dans lequel de nombreux mouvements sociaux latino-américains se sont fondamentalement structurés autour des luttes féministes et autochtones ? C'est en tout cas ce que suggèrent certains des travaux publiés ici. La globalisation économique et politique fait apparaître une nouvelle phase de polarisation : d'un côté nous voyons s'intensifier les contestations sexo-dissidentes, décoloniales, anti-racistes, les luttes territoriales et écologiques contre l'extractivisme ; de l'autre, se déploie la puissance des droites radicales, nostalgiques du suprémacisme blanc, d'un ordre ancien raciste, cissexiste et homophobe, et prêtes à le maintenir au moyen de régimes autoritaires. Le recours aux pratiques génocidaires qui ont marqué les années 60-70, en Amérique latine et dans les Suds – Algérie, Viet Nam, « Guerre des Six Jours » au Moyen

Orient, Guerre du Biafra, Guerre du Kippour, Angola, Liban, etc. – n'est pas exclu de notre actualité, et la liste des conflits armés et des populations décimées est trop longue. Vient de s'y ajouter, une nouvelle fois, la population palestinienne. Mais les gens meurent aussi au cours des migrations que leur imposent ces conflits, ou parce que leur accès aux soins de santé est extrêmement limité, en particulier dans les pandémies, ou « n'importe où, de n'importe quoi », comme dans la ville du colonisé que décrit Fanon (2002). *Nécropolitique* disent Achille Mbembé (2010) et Sayak Valencia (2023).

5. Car des Suds aujourd'hui nous parviennent de nouveaux cadres épistémologiques dans lesquels s'exposent les désordres du monde, les coûts humains et environnementaux de l'ordre contemporain, les chroniques d'un désastre annoncé. Il est clair que les discours des écrivaines latino-américaines s'inscrivent dans ces nouveaux cadres, ainsi que dans les luttes sociales, politiques et culturelles qui les portent. Un autre pallier de la polarisation décrite se joue dans l'industrie culturelle, où les monopoles de production, médiatiques et éditoriaux, absorbent les tensions dans une homogénéisation spectaculaire, alors que fourmillent des initiatives autonomes qui tentent de déstabiliser les consensus. La structure du marché éditorial est un exemple intéressant de ces processus, puisque les innovations sont d'abord assumées par de petites éditions indépendantes, garantes d'une relative biblio-diversité, puis prises en main par de grandes machines planétaires.
6. Pour comprendre certains aspects des romans et récits brefs des autrices examinées dans les articles du dossier, je me permettrai un détour vers les propositions de la philosophe Michèle Le Dœuff dont l'essai *Le sexe du savoir* (1998) vient d'être réédité par les éditions de l'ENS (2023). Michèle Le Dœuff forge – comme en passant, car son écriture fait appel à nos capacités ambulatoires – la notion de « nomophatique » pour désigner l'ordre sexué du discours, autrement dit les exclusions que pratique le corporatisme masculiniste blanc du champ du savoir occidental, et les conséquences de ces exclusions, en particulier ce que les féminismes post-coloniaux et intersectionnels conçoivent en tant que « violence épistémique » (Gayatri Chakravorty Spivak, 1988), et « épistémologies de l'ignorance » (Sullivan & Tuana, 2007). Le cadre et le fonctionnement dialogiques que postule la nomophatique peuvent être examinés suivant plusieurs perspectives. Celles-ci nous permettront d'inscrire les différentes

productions littéraires présentées dans le dossier dans un éventail contrasté de possibles, en fonction des modalités de négociation avec l'ordre sexué du discours que maintient le champ éditorial transnational. Ces inscriptions ne hiérarchisent évidemment pas les singularités des œuvres, elles tentent plutôt d'en valoriser les disparités afin d'explorer les contradictions qu'elles exposent.

7. Le marché éditorial contemporain nous indiquerait donc que l'accès socio-historiquement contraint des « femmes » à une position d'autorité énonciative est, dans le contexte historique et socio-discursif actuel, relativement favorisé. Les œuvres des autrices latino-américaines fétichisées circulent en effet grâce aux politiques éditoriales de groupes internationaux tels que Planeta ou Penguin Random House.
8. Planeta publie par exemple *Body Time*, de Gabriela Alemán, dans lequel les pratiques sadomasochistes qu'analyse Sophie Marty fonctionnent comme révélateur des rapports de genre dans l'université, tandis que les ambivalences des personnages questionnent les hiérarchies, nationales et culturelles, qui érotisent la domination. Comme le souligne Thérèse Courau dans son introduction, les conglomerats éditoriaux internationaux sont aujourd'hui très présents en Argentine, malgré le dynamisme éditorial important de ce pays. *Las malas* de Camila Sosa Villada est également édité chez Planeta. Dans ce roman, Benoît Coquil observe la déconstruction trans de la légende populaire de la Difunta Correa, qui s'inspire d'une version Huarpe dans laquelle le corps parental qui allaite n'est pas celui de la mère. Il compare cette resignification d'une figure nationale à celles qu'opèrent les romans de Gabriela Cabezón Cámara et Ana Ojeda qui queerisent deux paradigmes du canon argentin, Facundo Quiroga et Martín Fierro. Publiés par Eterna Cadencia – une récente maison d'édition argentine soucieuse de rendre compte des questionnements littéraires et critiques contemporains – ces deux textes parodiques ébranlent les repères du récit national. Le cas de *Las primas* d'Aurora Venturini, que Tusquets-Planeta réédite, met en évidence les déplacements évoqués de l'ordre sexué du discours, en concédant une reconnaissance extrêmement tardive à une écrivaine de la génération de Julio Cortázar. L'étude de Sandra Gondouin montre l'actualité subversive d'une narration prise en charge par un personnage neuro-atypique et l'étonnante dyschronie de ce roman – publié d'abord par *Página 12* à l'occasion du prix Nueva Novela – est un indice de l'exclusion

dont a souffert le discours de l'autrice, resté inaudible pendant des décennies.

9. L'impact du groupe espagnol Planeta sur la littérature latino-américaine paraît aujourd'hui fortement concurrencé par Penguin Random House où sont publiés les romans de Samanta Schweblin (Argentine), Fernanda Trías (Uruguay) et Fernanda Melchor (Mexique). José González Palomares étudie la paralipse et les silences qui, comme par contagion, engendrent anxiété et distance critique dans *Distancia de rescate* de Schweblin, troublant les consensus qui naturalisent les formes de parentés et le monde rural. C'est également une démarche écocritique qu'adopte Nadège Guilhem, mettant en valeur les questions environnementales que pose *Mugre Rosa* de Fernanda Trías, et insistant sur les lacunes pratiquées par les lectures qui dépolitisent les discours littéraires féministes. Le montage dialogique qu'examine attentivement Véronique Pitois Pallares dans *Temporada de huracanes* de Fernanda Melchor, a pour effet de nous amener à entendre une parole imperceptible, inécoutable, celle des secteurs sociaux immergés dans un continuum incessant de violences. Paradoxalement, ces écrivaines diraient donc les silences qu'imposent nos sociétés actuelles. Le quatrième roman de Giovanna Rivero, *98 segundos sin sombra*, est édité à Madrid par Caballo de Troya, qui fait partie du groupe Penguin Random House. Les premières publications de Giovanna Rivero, dont Erich Fisbach retrace le parcours littéraire, paraissaient dans la collection jeunesse « Puraetra » de La Hoguera – groupe éditorial bolivien qui revendique essentiellement une mission éducative. On peut supposer que l'accès au marché international du 4<sup>e</sup> roman de la jeune autrice bolivienne est un des exemples de la pénétration dans le domaine hispanophone du conglomérat Penguin Random House – un des *Big Five* qui a incorporé d'importantes maisons d'édition espagnoles comme Alfaguarra, Bruguera, Plaza y Janés et continue ses acquisitions (Cattan, 2024) – qui dénote peut-être aussi l'amplitude d'un marché diasporique, en particulier aux États-Unis, issu des processus migratoires.
10. Le parcours éditorial de la jeune autrice bolivienne n'est pas unique, et les premières éditions de certaines des écrivaines étudiées racontent à leur tour une histoire sensiblement différente de celle que mettent en scène les groupes internationaux. Dans ces parcours que tendent à lisser l'hypothèse d'un *nouveau Boom* – contestée par les autrices – et les ambivalences d'une perspective critique latino-américaniste, la disparité des discours, des loca-

lisations et des positionnements témoigne d'une actualité multiple. Les tensions refont surface et interrogent différemment la performativité du discours littéraire. Les migrations mettent en lumière les contraintes imposées par le marché éditorial et sont à la fois l'indicateur de pénétrations intempêtes, des Suds vers les Nord. La nomophatique nous engage à ré-historiciser l'ordre sexué du discours, dans la mesure où il ne s'agit plus d'examiner la « parole des femmes », ni l'« œuvre » d'une écrivaine singulière, conformément aux mythologies romantiques, mais plutôt d'interroger l'accès au discours public de groupes humains minorisés issus des périphéries colonisées. La dimension socio-historique et la dispersion géographique du groupe humain concerné, ici les « femmes latino-américaines », accusent donc l'instabilité et l'hétérogénéité de cette catégorie, la réinscrivant dans un espace discursif globalisé où se jouent les luttes pour la définition des catégories. L'accès au champ littéraire transnational semble conditionné par l'existence d'un champ éditorial national consolidé, la circulation différentielle selon les pays concernés signale une régulation des discours qui décompose la fiction d'une latino-américanité homogène et à la fois dément les mythes romantiques du génie créateur.

11. Si les conditions de production qui règlent l'acceptabilité et la reconnaissance des énoncés féminins-féministes sont aujourd'hui plus ouvertes que dans les années 60 du *Boom*, c'est que les luttes féministes et sexo-dissidentes ont conquis un territoire important dans le champ culturel latino-américain, lui-même considéré depuis cette perspective par le Nord global, qui observe le spectacle des mobilisations massives. Les négociations avec la nomophatique offrent ainsi un éventail plus large entre deux pôles : celui du discours (auto)identifié comme « féminin », qui tend à reproduire un cadre prescriptif, transhistorique et homogénéisant ; et celui des discours féministes et sexo-dissidents, qui se revendiquent ouvertement comme tels et dénoncent ce cadre, colonial, raciste et cishétéronormatif. Ces pôles sont des abstractions qui nous renseignent sur les modalités de circulation de ces discours. Les textes que nous lisons, ceux qui sont questionnés dans ce volume, relèvent de multiples positionnements intermédiaires, dans la mesure où un discours strictement « féminin » ne circulerait pas – car, Michèle Le Dœuff nous le rappelle, *les femmes sont interdites de parole* – alors qu'un discours radicalement sexo-dissident devrait demeurer (long-temps) inaudible, situé hors de tout cadre discursif partagé.

12. Performatif – comme tout discours – le discours littéraire agit sur son contexte et contribue à le façonner, notamment en construisant ce que Bakhtine identifie comme un « sur-destinataire ». En mobilisant des généalogies dissidentes, en resignifiant des traditions, en réactualisant des utopies, il s'adresse à un public qu'il contribue à constituer. Analyser l'accès au champ littéraire en postulant ces rapports dynamiques et conflictuels aux hégémonies discursives revient à analyser l'acceptabilité d'un énoncé, à la fois dans ses rapports au réel, chaotique et conflictuel, et à partir de ce qu'il signale de l'autorité discursive qui découpe cette réalité pour l'ordonner en catégories discriminatoires.
13. Les circulations qu'opèrent les maisons d'édition plus périphériques représentent les tremplins sur lesquels s'appuient les politiques éditoriales des grands groupes internationaux pour consolider leur expansion. Anagrama publie *El nervio óptico*, premier roman de María Gainza (Argentine) dont l'analyse de Cecilia Reyna valorise le regard critique qui déconstruit le *falogocentrismo*. Ce regard, ce discours, sont-ils « féminins » ? *Avenida 10 de julio* de l'écrivaine chilienne Nona Fernández, réédité en Argentine par Alquimia ediciones (2021), puis par Eterna Cadencia (2022) et par Fondo de Cultura Económica (2023), est d'abord publié au Chili en 2007 par Uqbar Editores. Olga Lobo revient sur la réactualisation et la resignification contextuelle de ce roman en citant le prologue de l'autrice qui accompagne l'édition présentée comme « définitive » : « En un mundo neoliberal y mercantilista organizado por límites, fronteras, muros, razas, clases, idiomas, patrias, géneros, nombres, firmas, autorías, vitrinas, marcas, un intercambio delictual como el que se ofrece en *Avenida 10 de julio* con su contrabando y reciclaje, puede transformarse en un camino posible para desbaratarlo todo y proponer una lógica distinta. » Un nouveau cas de dyschronie : la révolte de 2019 devient alors représentée, par anticipation, dans ce récit de Nona Fernández dont le prologue revendique la réédition en tant qu'intervention politique et mémorielle venant subvertir les logiques destructrices, amnésiques, dans lesquelles reste immergée la démocratie chilienne défaillante, mutilée par les silences de la transition. Le chemin vers un autre monde que cherche l'écrivaine chilienne devient l'impasse du « nouveau monde » où errent les personnages de l'artiste dominicaine Rita Indiana. Catherine Pélage analyse le roman *Nombres y animales*, publié en Espagne par Editorial Periférica, montrant que la critique de « la vie liquide » qui s'y joue est amère. À partir des épigraphes issues de *L'Île du docteur Moreau*

de H.G. Wells, est mise en évidence la violence des processus contemporains de domestication qui submergent les capacités de résistance des habitant·es de l'île et absorbe les vertus résilientes de sa culture populaire.

14. Un regard transpéciste est à l'œuvre dans certaines fictions féministes actuelles et la figure du monstre, issue de la tradition gothique ou de la littérature de science-fiction, contribue au dynamisme irrésistible du questionnement des catégories, et en particulier des rapports de genre. C'est ce que montre l'examen des figures monstrueuses qui peuplent les nouvelles de l'écrivaine équatorienne María Fernanda Ampuero que propose Julia de Ípola. *Pelea de gallos* et *Sacrificios humanos*, sont édités à Madrid par Página de Espumas, une maison indépendante spécialisée dans la publication de nouvelles, un genre minoritaire, comme le rappelle Marie-José Hanai, qui revient sur le parcours éditorial de la jeune écrivaine mexicaine Aniela Rodríguez et sur sa professionnalisation. De « Tierra Adentro », la plateforme d'édition du Fondo Económico de Cultura en soutien aux jeunes écrivain·es, à la réédition par Editorial Minúscula (Barcelone) du recueil *El problema de los tres cuerpos*, l'internationalisation en jeu interroge également l'emprise du roman en tant que forme hégémonique. Le cuento est revendiqué par Aniela Rodríguez en tant que genre « rebelle » ou « género outsider », susceptible de questionner *autrement* les violences qui hantent la société mexicaine.

15. La distance par rapport aux politiques éditoriales mercantilistes est une option que pratiquent Sayak Valencia, Maielis González, Susy Shock et val flores. Explicitant les enjeux de la cyber-littérature, Marie Agnès Palaisi analyse *Minificción para niñxs LGTBI* de Sayak Valencia, une série de formes très brèves publiées en ligne par Sayak Valencia qui signe Miss Violence, dans le blog Amarillo y Rayas. Le cyberspace devient alors un territoire favorisant des négociations plus polémiques avec l'ordre sexué du discours, où des écrivaines philosophes et performeuses comme Sayak Valencia ouvrent des lieux de résistance sexo-dissidente au capitalisme global. *Jauría*, le recueil de nouvelles SF de la cubaine Maielis González est publié par Mig 21 Editora, un projet éditorial indépendant uruguayen conçu comme une alternative critique au marché éditorial global, destinée à produire une circulation hors des circuits de distribution et à accompagner l'émergence d'une littérature *new weird* en Amérique latine, à partir de publications en accès libre. C'est le cas de l'anthologie de Maielis González qui s'insère dans la logique de la collection « Contaminación Futura » du



blog Mig 21 Editora, dont l'objectif déclaré est de consolider par contagion le fandom latino-américain. Caroline Lepage explore les nouvelles de Jauría et met en doute la dimension subversive de ces dystopies, revendiquée dans le prologue de Elaine Vilar Madriga. Ses analyses montrent les limites d'un récit éditorial qui favorise l'accès des femmes latino-américaines au champ littéraire transnational tout en leur réservant les rôles ambigus d'un « féminin » qui serait *naturellement* intempestif. Caroline Lepage interroge ainsi, à travers le cas de l'écrivaine cubaine, les places avec lesquelles sont contraintes de négocier les autrices. D'autres types de négociations sont mises en valeur dans les hypothèses que formule Thérèse Courau à propos des interventions de Suzy Shock et val flores dont l'« activisme littéraire sexo-dissident *sudaka* » déborde à la fois les catégories sexo-génériques, les genres de discours, et même le cadre éditorial militant qui les publie. La performativité de l'activisme poétique de Suzy Shock, dont les lectures publiques – certaines sont accessibles en ligne – entreprennent de visibiliser la question trans\*/travestie, est attestée par la mutation de certains de ses vers en slogans politiques transféministes. De même, les performances de val flores créent un continuum entre interventions publiques, écriture poétique et théorisation dissidente dont l'impact militant déstabilise non seulement la violence des normes de genre qui disciplinent les corps, mais aussi celle des pratiques académiques qui disciplinent les discours.

16. Ces discours radicalement situés, tout comme ceux dont les contours sont plus flous, nous invitent à réviser les catégories qui structurent notre réalité et nos démarches critiques. « Femme », « littérature », « Amérique latine », personnages fétichisés des récits du marché de l'édition et du champ littéraire transnational, visibilisent et opacifient les insurrections qui les excèdent. Les études réunies dans ce volume, comme les textes qu'elles glosent, tracent des lignes de fuite multiples qu'il nous reviendrait d'emprunter afin de réorienter nos regards : elles fonctionnent comme des miroirs de sorcières – ou miroirs de banquier – surveillant les fraudes et les frondes mais aussi diffractant les monologismes épistémiques.

## **Bibliographie**

---

CATTAN, Léon, « Europe, États-Unis, Japon, Amérique du sud... : le Bief met à jour ses fiches pays », *Livreshebdo* [en ligne], 23/02/2024, URL : <http://tinyurl.com/2s3wdr47>

FANON, Franz, *Les damnés de la terre*, Paris, La Découverte, 2002.

GIMENEZ LORENZO, Clara, « ¡Las jóvenes escritoras latinoamericanas rechazan ser el 'nuevo boom'! », *El diario*, novembre 2021. URL: <http://tinyurl.com/4b3njbvy>

LE DCEUFF, Michèle, *Le sexe du savoir*, Lyon, ENS éditions, 2023.

MBEMBE, Achille, « Néropolitique », *Raisons politiques*, vol. 21, no 1, 2006, p. 29-60.

SPIVAK, Gayatri Chakravorty, *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, Paris, Amsterdam, 2009.

SULLIVAN, Shannon and TUANA, Nancy (ed.), *Race and Epistemologies of Ignorance*, Albany, NY, SUNY Press, 2007.

VALENCIA, Sayak, *Capitalisme gore*, Paris, Cambourakis, 2023.